

Préface

Années 71-72. On jouait au flipper dans l'arrière-salle des bistrots et il était encore permis de fumer dans les bars et les boîtes de nuit. Dans les salles de cinéma, on projetait *Mourir d'aimer*, transposition d'une passion amoureuse hors-norme, celle qu'avait vécue un professeur, Gabrielle Russier, avec l'un de ses élèves. Les garçons pensaient que *l'émancipation* était la valeur suprême, les filles que libérer leurs seins en était le symbole. L'aliénation ultime : le travail. Une exigence : le droit à la paresse.

Critiquer cette mémorable époque fait partie de l'ordinaire des Temps. Accordons au moins à ces années bénies qui, à l'évidence, devaient beaucoup aux bretonnades surréalistes (l'amour, la poésie, la révolte), d'avoir permis à ceux qui les ont vécues, de connaître cette *ample respiration* dont une flopée d'auteurs-gourous doublement inspirés (le Zen et l'argent) qui fleurissaient alors plus que de raison, rebattaient les oreilles des plus fragiles d'entre nous, promettant

l'imminente venue d'un hypothétique *satori* cosmique que seuls, semble-t-il, connurent les fidèles compagnons de Marie-Jeanne (*Marijuana* dans l'intimité), une Sainte des plus extatiques, dit-on.

Quant à ceux qui ne croyaient qu'au paradis terrestre, ils *militaient*, tout simplement — c'est-à-dire *naïvement*. La mode, en effet, se voulait cubaine ou chinoise, autant dire autocratique. Seuls les anarchistes, par définition *à la recherche d'un ordre intérieur*, refusaient de marcher au pas cadencé, trop préoccupés, du reste, par la lecture crayon en main de Max Stirner, qui, avec son concept d'« Unique », avait inoculé en leurs vaisseaux cérébraux, tel une drogue dure, un individualisme exacerbé.

Les pages qui vont suivre, furent écrites une dizaine d'années après ce que l'on a désormais coutume d'appeler « les événements ». L'auteur, alors âgé d'environ trente ans, attribuait à son narrateur, Serge Fourastié, l'âge qu'il avait alors, et entreprenait de décrire les difficultés liées à ce second *passage* (le premier, comme on le sait, étant l'adolescence).

C'est ainsi que, dans une première partie, le roman nous montre le personnage principal à la recherche d'un équilibre, dans un monde (et des temps) où la liberté donnait le vertige : retour aux racines, isolement dans un village chargé de souvenirs, tentative de reconstruction de soi. C'est ainsi encore que, dans

la deuxième partie, il nous propose une peinture du milieu enseignant « engagé » : caricature de professeurs militants (notamment maoïstes), liberté sexuelle de principe, course au bonheur semée d'embûches.

Notons, pour être précis, que Fourastié réapparaîtra à l'âge de la maturité dans *Plus jamais nulle part*, puis, quelque peu vieillissant, dans *La réponse faite à Mona*. Dans des circonstances déplorables et un peu tristes, le tapuscrit du roman de la quarantaine, *Désobéissance*, fut enseveli dans les ordures d'une déchetterie.

Reste la perception qu'aura le lecteur à la lecture de l'histoire narrée. Depuis les années 70, la morale a changé. Sous l'influence américaine (pruderie, pudibonderie, hypocrisie...), elle s'est considérablement durcie en même temps que les libertés se sont restreintes. Il importe pourtant que nous en restions intelligemment à l'essentiel — un essentiel que nous ne pouvons qu'espérer *immuable* : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments », la formule est connue, et le lecteur censé, lucide et clairvoyant, sait bien qu'une œuvre ne peut pas (ne doit pas) être jugée en fonction de critères moraux. En effet, si la littérature perd son privilège d'espace de liberté et de transgression, elle n'est plus grand chose, sinon lieu de banalités à l'infini ressassées. Car l'aventure humaine est complexe, et tenter de la décrire (ou de

la déchiffrer) nous fait forcément côtoyer ses gouffres, ses bas-fonds, ses abysses obscurs.

On pourrait penser, non sans raisons du reste, l'écriture de *La vacance* influencée par les lectures qu'effectuait l'auteur en sa jeunesse, à savoir celles des écrivains classés « à gauche », tels Sartre, Beauvoir, Paul Guimard, Olivier Todd ou Henri-François Rey. Or, à la lecture de *La vacance* (de la relecture pour ce qui concerne l'auteur), on s'aperçoit que, si quelques traces d'influences demeurent, somme toute, c'est d'une écriture déjà personnelle qu'est rédigée cette fiction autobiographique. Et les thèmes de prédilection de l'auteur (les efforts pour accéder à l'autonomie de l'être, la volonté de s'appartenir pleinement) y apparaissent déjà. Bref, un chemin y est tracé. Il n'y eut plus, par la suite, qu'à le suivre en creusant à chaque fois plus profondément le sillon.

R.E.

janvier 2020

VACANCE. (De vacant « libre , vide »). Caractère de ce qui est vacant, disponible. Se sentir « en état de vacance » (DUHAM).

PETIT ROBERT

Première partie

Pour que la vie soit bonne à regarder,
Il faut qu'elle soit bien jouée : et pour
cela, il faut de bons acteurs.

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

Du sommet de la plus haute des montagnes environnantes, je domine le village. Il s'étire avec nonchalance le long d'une unique grand-rue bordée de platanes, parallèlement à la rivière qui s'étire paresseusement le long de la vallée.

Deux types de végétation s'opposent sur les flancs séparés par le cours d'eau : d'un côté une garrigue rebelle brûlée de soleil, exhalant le thym ; de l'autre les forêts de châtaigniers que les fleurs de genêts parfument, et dont l'accès est rendu délicat par la croissance démesurée des fougères et des ronces.

Par chance, le village se niche, paresseux, jouisseur, du côté forêts, offrant ainsi l'avantage d'une relative fraîcheur, indispensable les trois mois d'été au cours desquels le soleil s'évertue, sous le feu de ses rayons-laser, à réduire la vie du village à néant.

Depuis une semaine que je me trouve à Perdoux, je m'impose une promenade quotidienne jusqu'à ce site privilégié. Ensuite, rentré chez moi, dégoulinant

de sueur, je m'adonne au rituel de la douche froide, me remémorant à chaque fois le visage sobre, le crâne rasé de ce bon docteur Michel : « L'hydrothérapie vous réussit très bien, monsieur Fourastié... »

Mais au diable les médecins ! Ici, j'ai envie de vivre. Je me sens pur et neuf comme un jeune communiant. Et ce soir, je me rends à mon premier bal. En plein air.

J'emprunte le couloir recouvert d'une artificielle boiserie vernie qui me conduit jusqu'à ma chambre. Un œil ironique sur les fausses poutres, assemblage de contreplaqué, sans doute noirci au chalumeau pour faire ancestral.

Quelques jours seulement m'auront été nécessaires pour me rendre lucidement compte que je n'aime pas cette maison — en grande partie à cause de ce qu'elle me renvoie, l'image d'une enfance de conflits, d'une adolescence en révolte —, mais que, pourtant, je m'y trouve bien. Paradoxe ? Peut-être. Comment, en effet, parvenir à se trouver serein dans des pièces complices de mes craintes et de mes anxiétés passées ?

Somme toute, ces sensations sont superficielles et pour tout dire sans grande importance. Elles m'effleurent à peine et n'attendent en rien, pour l'instant, à mon équilibre. Ici, la nature est régénératrice : air sain, végétation abondante, voisinage sympathique, gens avenants, ouverts à l'échange. Paradis ? Tout de

même pas. *Vallée heureuse*, certainement. Et qui, en toute logique, devrait aider à me rendre heureux.

Au village, quelques personnes m'ont reconnu. D'autres creusent encore leur mémoire en attendant qu'advienne l'indice qui leur permettra de déclarer avec assurance : « Mais oui, bien sûr, c'est le fils Fourastié ! » Mais je n'ai revu personne, encore, de ces anciennes relations de « noce » auxquelles je tenais tant, il y a peu de temps encore.

Dans quelques jours, les premiers vacanciers apparaîtront, perturbant un peu le charme tranquille du village.

Une pièce de théâtre : voilà ce que je faisais de ma vie. Avec ses actes, ses tableaux, ses rideaux et ses fausses sorties. Essayant toujours de maîtriser mon corps : voix, gestes, diction, tout y était. Et tout pour la parade. Seulement, je me trouvais seul en scène. Seul, toujours, face à un public facile et bon-enfant.

Ma vie ? Certes, en conflit constant avec mes géniteurs. Mais, au fond, toujours fait ce que j'ai voulu. Tout dévoré crûment. Un appétit féroce. Une soif insatiable. Avec, hélas, toujours le petit vide en moi, aussi, le vertige. Alors l'alcool et les filles. Et la bonne vieille angoisse, toujours la même, après chaque euphorie.

À combattre par les moyens du bord, les plus simples, les plus stupides, en attendant qu'on en in-